Document generated on 04/24/2024 8:17 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Zénon, piéton d'Espagne

Guylaine Massoutre

Number 116, Spring 2008

Éloge de la marche

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14076ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Massoutre, G. (2008). Zénon, piéton d'Espagne. *Moebius*, (116), 105–114.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Guylaine Massoutre

Zénon, piéton d'Espagne

Zénon a choisi sa destination. Il vient d'achever ses études à l'université de Louvain. À vingt ans, il a le monde à découvrir, et pour vérifier les enseignements de ses maîtres, ce jeune diplômé en théologie, né en 1510, brave l'insécurité des routes et des chemins, déguisé en pèlerin[1].

S'il dissimule son nom et ses titres sous la routine la plus banale, tout comme sa jeune expérience séculière, c'est que l'humanisme ouvre le savoir romain aux hypothèses hermétiques, qui doivent à la kabbale une pensée venue d'ailleurs. On lui a dit les dangers de la dissidence, si bien qu'il n'a pas arrêté les étapes de son voyage. Mais son but est clair : satisfaire sa curiosité du mécanisme des corps biologiques, minéraux et surtout vivants.

Parti avec les recommandations de son oncle, marchand de drap anglais à Bruges, il a choisi le voyage pédestre, susceptible de métamorphoses promptes. De famille flamande aisée, quoique fils naturel d'un Florentin, il a pris l'habit nomade, sauf-conduit d'un alchimiste en mal de discrétion, pour rencontrer les savants avertis des trois traditions, la chrétienne avec son schisme réformé de l'heure, la juive et l'arabe ; il veut les approfondir et les comparer.

Il a eu vent des controverses que ces traditions entretiennent vis-à-vis des choses sensibles, transformations du feu et de l'air, nature des minéraux et des plantes, circulation du sang. Décidé à fixer sa contemplation dans l'exercice de la marche, par laquelle il se détache des aliénations locales, il prend tout le temps nécessaire pour refaire, mentalement, le discours de ses maîtres : un Castillan, un Andalou et un Catalan.

Six cents lieues[2] séparent sa Flandre de La Mancha, près de l'Andalousie. Il évalue à deux mois et demi sa marche continue, une demi-journée à la fois, durée qu'allongent les rencontres et les intempéries.

Zénon cherche la qualité d'un voyage qui adjoindra ou ôtera des mystères à l'univers. Chaque croisée de routes est une constellation de sources nouvelles d'intérêt. Il marche promptement, en s'arrêtant au chevet des malades auxquels on le conduit. Plus il expérimente les soins, plus il doute des plans secrets de la Nature, autant que des horoscopes ; en revanche, son attention se fixe sur les opérations qui, dans le corps, changent le chaud en frais et le froid en tiédeur bénéfique.

De ville en village, ce parleur circonspect ne se fie à ceux qui circulent que pour leur sens alerte des ribauds, brigands et mercenaires, dangers extrêmes pour qui s'assoupit dans une meule de foin ou au creux d'un fossé. Il fuit les bandes de pauvres, créatures faméliques, oiseux et mendiants, lépreux, escrocs et coquins, truands et mandrins, qui se pendent aux basques du passant et le dépouillent, surtout si le blé manque et que la révolte gronde, comme cela se produit en 1529 et 1531 dans les provinces de France.

Muet sur son but et sur sa provenance, il gère des distances restreintes, pour ne pas rendre suspecte la connivence entre inconnus. S'il se fie à sa bonne étoile, son intuition lui dicte la voie et le rythme de ses déplacements. Allant avec souplesse et naturel, il retient les jérémiades, pourtant compréhensibles vu l'inconfort.

Aucune voie sûre n'est référée par une carte, nul viatique ne permet d'aller sans souci. Il ne prend aucun bain d'absolu, mais il recherche ceux des Arabes, qui ne donnent pas au corps des formes séduisantes mais le délassent réellement. Sa santé le préoccupe en silence, ce qui lui vaut d'agréables compagnonnages, parmi les étudiants qui le mènent aux imprimeries. Économe de dévotions, son entreprise ne vise aucune satisfaction de foi ni d'orgueil. Il pense, en marchant, à l'enchevêtrement des croyances qui, autant que des songes, baignent les pensées et les intentions. À l'écart, il pose des actes de chirurgien, conformes à ce que la physiologie lui dicte et non à ceux des magiciens.

Camper ? Ce terme militaire n'est pas de son ressort. Étudiant libéré d'une discipline monacale, il a connu la méditation pacifiante au cœur des livres ; l'allégresse du bivouac, au milieu des dunes flamandes, l'a conduit à observer ces micas qui miroitent comme des astres. Mais le plat pays, lui qui est né à Bruges et n'a grimpé que des pentes douces, lui apparaît trop peu dégrossi pour qu'il ait envie d'y revenir.

Il randonne en milieu inconnu, souvent sauvage, et, sous la pluie ou le soleil, il affronte des cols, des sommets et des orages, si effrayants en altitude. Pour atteindre l'Espagne tolérante tant escomptée, il connaîtra le sens de ces mots, Pyrénées et pics d'Europe, monts d'Ávila et cordillère centrale.

En parcourant la péninsule, encapuchonné sous sa robe longue, il se frotte aux esprits volubiles ; dans les sentiers et les auberges, il revêt la pensée d'autrui. Il comprend que l'imagination, autant que le sens des affaires, pousse au commerce des étrangers. Le monde est une ruche aux menus faits si divergents que seule la multitude permet d'envisager ces remuements comme complémentaires. Les uns apportent aux autres ce qu'ils n'ont pas.

Dans l'immensité du paysage et l'appétit du grand air, sa mémoire se met en branle. Il revoit son enfance. Il a six ans, lorsque, à Bruxelles, le blondinet Charles Quint est proclamé roi de Castille et d'Aragon, à la place de sa mère Jeanne la Folle, recluse à Tordesillas ; trois ans plus tard s'ajoute le Saint Empire germanique, dont Charles hérite à la mort de son grand-père, Maximilien. Zénon s'accorde l'audace de penser qu'il participe, dans sa foulée, au rêve d'un empire ambitieux.

Très politique, déduit-il dans le songe, le jeune roi a favorisé le mouvement *comunero*. On parle toujours de cette révolution citadine en faveur d'une monarchie tempérée par les représentants des Cortes. Les soubresauts qu'une telle volonté provoque auprès des *caballeros* se discutent dans les cités espagnoles. Zénon en avait soupçonné les enjeux, en Flandre : les *letrados*, appuyés par des commerçants et des artisans, obtiendraient-ils leur république à la mode italienne ? Que cette bourgeoisie visionnaire conteste le régime des grands seigneurs, espagnols ou flamands, ou pense

avant l'heure une action politique et sociale, Zénon ne la fréquente que pour glisser incognito aux sciences.

Tandis que les Rois Catholiques utilisent cette agitation à leur avantage, l'année 1530, sous la paix des Dames de Cambrai, voit Charles Quint couronné à Bologne. Zénon, quant à lui, a marché trois cents lieues jusqu'à Bayonne, au Pays basque. Il s'y arrête : il n'y est question que d'un événement, le retour d'Espagne des enfants du roi François 1er, capturé à Pavie en 1525 et libéré après un an d'emprisonnement à l'alcazar de Madrid pour ramasser leur rançon.

Sur la Bidassoa, Zénon assiste malgré lui à l'échange méfiant, tant du côté des Espagnols que des Français, des jeunes princes et des coffres, lourdement chargés des espèces extorquées dans toute la société. La paix sert à pratiquer, entre deux guerres, l'art de puiser à pleines mains chez ses voisins.

Le philosophe alchimiste voudrait se faire reptilien sous ce puissant appareil, qui gère un espace multinational plus ou moins cohérent depuis la fin des croisades. Cet empereur nomade, son compatriote Charles – saisi par Titien dans sa martialité ambitieuse et impérieuse, qui prétend, non sans preuve, régner sur la Bourgogne et Athènes, l'Autriche et Jérusalem, le Hénault et les Baléares, Naples et les Indes orientales et occidentales, l'Autriche et la Castille, Grenade, Valence, Léon et Aragon –, passera dix-neuf ans en Espagne et quatorze ans dans l'Empire : ses quarante voyages, à travers l'étendue de ses possessions et juridictions, donnent le ton. Zénon, depuis l'enfance, baigne dans l'hispanisation des pays flamands, déjà fortement italianisés, si bien que de toutes les subtilités culturelles, il s'est tôt forgé le désir de ce qu'un savoir cosmopolite peut apporter.

Émerveillé par l'espace naturellement gothique des Pyrénées, il ramasse des coquillages de pierre au sommet des montagnes, mystère des eaux chassées du fond des mers pour caresser le ciel. Cette vision grandiose d'un échange du haut et du bas renverse l'ordre, la géométrie et les vérités éternelles, et précipite son désir d'imposer aux ingrédients naturels la puissance du feu. Il parcourt, allègre, les trente-

trois lieux de montagne qui séparent Bayonne de Pamplona, en un temps record.

Ce pèlerin laïc se moque des conditions matérielles : il y a renoncé chez ses protecteurs. Son sac est léger ; sa houppelande, de laine épaisse ; ses chausses, de bon cuir et munies de solides lacets, entourant les chevilles comme un paquet. Il multiplie aisément, selon les intempéries et le sol, les couches efficaces à protéger ses pieds du froid, du chaud, des morsures et des piqûres, des tiques, des chocs, des aspérités et des éboulis. Il lui arrive de porter des brodequins, bottes hybrides de cuir et de toile qui permettent d'attaquer des terrains plus ingrats, comme d'y dissimuler des documents. Quant au savoir populaire local, il l'utilise pour les prévisions climatiques et la fréquentation des chemins. De préférence, sous son état de médecin, il va seul.

Sa curiosité ibérique croise des routes balisées. Mais le plus souvent, parce que ses intérêts ne coïncident pas avec le moindre impératif hégémonique, il s'écarte des foules. Parce que sa foi chrétienne se limite surtout à soulager la souffrance, il évite le sillage de la cour de Charles Quint. Sa connaissance des étoiles est rudimentaire, mais il la doit aux cartes des navigateurs flamands qui commercent avec les côtes asturiennes et cantabriques. Sur place, il entend parler des voyages catalans en Méditerranée. Et les départs de l'Espagne vers le Nouveau Monde lui donnent la perspective des peuples inconnus : l'Espagne importe des captifs dont il a l'occasion de s'approcher pour les soigner.

Il choisit ses hôtes en arguant des distances, calcule le risque qu'un gîte donné à un jeune savant peut lui faire encourir, comme à ceux qui l'hébergent. Au pied des pics d'Europe, les montagnards silencieux l'accueillent simplement. Pour eux comme pour Zénon, marcher est le moyen sécuritaire de se déplacer. Ces gens imprenables, dans les temps troublés, savent se sauver derrière un sommet.

Vient ensuite la plaine à perte de vue. Jusqu'à Léon, la centaine de lieues se marche aisément, en suivant les cigognes. Mais il redoute les auberges, pleines d'espions et de délateurs prêts à vendre leur prochain pour quelque avantage. Il se tient loin des bagarres de militaires, autant que des guides improvisés qui, promettant la sécurité au

voyageur, en profitent pour le fouiller de part en part et le voler. Si, les pieds trop endoloris, il emprunte une monture ou partage une calèche, il préfère, de loin, compter sur ses jambes et sur l'intimité avec la solitude qu'elles lui procurent rapidement.

L'Espagne qu'il découvre pratique pourtant la règle hospitalière que nécessite l'implantation de bourgades et de cités sur le chemin de Compostelle, dont la cathédrale est terminée en 1499. À Léon, la ville princière s'enorgueillit de quartiers juifs, arabes et chrétiens, qui supplantent les reliquats des Francs dont la culture wisigothe est jugée grossière. Jardins d'agréments, architectures arabe, romane et gothique, trésors d'art qui s'accroissent avec le déplacement des notables (or, pierreries, argent, mosaïques, draperies orientales, bois sculptés circulent dans les ruelles dédaléennes, autour de la cathédrale), palais aux fontaines chantantes dans les rais tamisés par des dentelles de pierre, la renommée des légendes ibériques lui semble méritée. Ne sont-elles pas commodes pour qu'il s'intéresse, malgré l'Inquisition, à autre chose?

Reprenant sa marche, Zénon assimile les pages lues à Léon à l'ombre d'une foi dont il a senti la menace peser sur les savants. Sa destination, c'est maintenant Salamanque, dont l'université humaniste et la Calle de Libreros rayonnent au-delà des frontières. Il marche soixante lieues.

C'est en cette ville qu'il conçoit pour la première fois une société triculturelle. Subjugué par la qualité des manuscrits, le nombre des langues et le savoir des traducteurs juifs, il y apprend la langue natale d'un professeur mozarabe côtoyé à Louvain. Il se range à l'état de piéton urbain, qui va d'un cloître à l'autre, jouissant d'une pause de tolérance. Il est désormais loin de la rébellion des tisserands flamands, dans la répression de laquelle il a failli se laisser commettre, avant de disparaître sous le bonnet d'étudiant.

Le Siècle d'Or, qui donne à l'Espagne un envol incomparable vers la modernité, doit ce titre de noblesse à ses érudits, qui le reçoivent. Son voyage s'éclaire aussi grâce aux artistes qui ont voyagé, comme le peintre sculpteur Alonso Berruguete, qui a connu son père à Florence ; ce favori de Charles Quint a travaillé avec Bramante et Vasari.

Mais Zénon ne goûte le maniérisme que le temps d'une respiration, car la pompe est pour lui une porte ouverte sur l'inébranlable orthodoxie, glorification de soi et de l'absolutisme, qu'il fuit.

Pourtant, en s'arrêtant, il prend conscience des lois de 1492 : les Juifs d'Espagne ont eu l'ordre de partir ou de se convertir. L'Aragon triconfessionnel perdure jusqu'en 1526, puis se referme. Zénon voit implantée l'Inquisition, qui se sédentarise avec ses commissaires, ses aides et bénévoles, actifs jusque dans les bourgades les plus reculées, où il a constaté qu'il est dangereux de se croire en sécurité. *Auto de fe*, supplices, peines infamantes, amendes, fouet, bannissement, réclusion, mise à mort – l'hérésie islamiste ou juive est traquée dans les pensées, pratiques occultes, livres secrets, langues mêlées, vocabulaire suspect.

Grâce à ses études, Zénon se tient du bon côté ; mais son assurance diminue. *De visu*, il voit les œuvres édificatrices de la vraie foi, qui lui confirment son dégoût des dogmes, irrationnels et inhumains. Ses jambes sont ses meilleures alliées, la tolérance se conjuguant pour lui avec la liberté.

Pourtant, d'une ville à l'autre, tout est plus nuancé. L'inquisiteur général Cisneros n'a-t-il pas favorisé l'humanisme érasmien, vers 1530 ? Zénon a profité de cette ouverture, qui conduit divers conseillers protestants jusqu'aux cercles du pouvoir. Mais distinguer érasmiens et illuminés exige des nuances, qui souvent manquent. Les esprits libres font peur, et lorsque Zénon marche, c'est à cela qu'il réfléchit : comment se présenter, comment répondre, comment éviter l'œil suspicieux et la bouche accusatrice, le zélateur délateur, et comment rencontrer les êtres fins, nourris de relativisme et de raison, capables de réguler les passions entre adeptes de vraie foi.

Depuis 1521, le silence a gagné sur la dispute : plusieurs édits interdisent les livres d'Anvers et de Genève, et qui s'en trouve porteur, sans licence, est passible des peines relatives à un délit majeur. Les étudiants espagnols ont fort à faire pour continuer de soutenir la pensée de leurs maîtres.

C'est la misère générale et les résurgences de l'épidémie de Grande Peste qui sortent Zénon de cette impasse. Sur

la route de Ségovie, il soigne la pestilence avec Andres de Laguna : ils resteront liés. Le médecin a devant lui la réalité d'un équilibre fragile au sein duquel, en se déplaçant, il trouve de quoi manger, se loger et apprendre en relative sécurité.

Caminando, il gagne alors Tolède, à une distance de quatre-vingts lieues, dont il a tant entendu parler. Depuis deux cents ans, les traducteurs de Tolède font circuler des versions d'Aristote, d'Avicenne – dont son *Canon de la médecine*, souvent réimprimé et colporté –, d'Averroès ; en castillan, en latin, les Juifs, le plus souvent, traduisent de l'original les traités d'astronomie, de mathématiques, de géomancie, de biologie, de zoologie, d'optique, de pharmacologie, les récits de voyage de Mahomet, le traité de magie *Picatrix*, et d'autres textes rédigés en arabe. Ils comparent les traductions, notamment ce que les chrétiens de langue latine ont transmis, les révisent, rassemblent les copies fiables, y mettent de l'ordre et du sens. L'arabe est alors plus fiable que le grec, dans les documents, pour fonder une démarche scientifique.

Zénon a entendu parler de la *Chirurgie* du Cordouan az-Zahrāwī, au X^e^ siècle, connu comme Albucasis, et le traité sur les simples qui soignent par le vizir de Tolède, Ibn Wāfid. Gérard de Crémone, ce nom associé à la relance des savoirs sous le concept de philosophie, et Domingo González, dans la même ligne, ont donné une place à la médecine qui plaît à l'humaniste. À Salamanque, il remarque un brillant condisciple, Tomas Rodrigues da Veiga, tout jeune médecin portugais. À Bologne, à Paris, à Montpellier, exercent des savants qui ont étudié à Tolède, porteurs de la tradition d'Averroès, intelligence raffinée tournée vers Aristote. On leur doit des universités moins préoccupées d'orthodoxie romaine que par les controverses du savoir et par l'immunité des savants.

La tolérance : Zénon est fasciné par la richesse des points de vue et des croyances qu'il découvre. La botanique l'enchante, et les connaissances en pharmacopée, dans la chirurgie pratique, surtout en matière de transfusion, de cautérisation et d'hygiène, lui semblent incomparables aux cénacles de Louvain.

Pourtant, les planches de botanique lui sont apparues là comme des mondes parfaits, prêts à livrer leurs secrets aux transformations qui rectifient les humeurs et les tumeurs malades. Mais ce qui s'éclaire en Espagne auprès des médecins, souvent alchimistes de père en fils, tient aux traités venus de loin et aux expérimentations qui font circuler des réputations. Averroès l'a dit après Aristote, la médecine n'est pas un savoir, mais un art.

Zénon apprécie le pluralisme, instauré en Espagne depuis des siècles malgré l'Église montante. Loin de la barbarie, le legs latin et la forte clarté grecque cohabitent avec la filiation prophétique des peuples sémitiques. Les traditions des communautés musulmane, chrétienne néo-latine, mozarabe et juive, font un milieu vivant. Hostile aux conversions forcées, il appartient à une minorité de pensée qui circule autour d'Alcola de Henares.

Récalcitrant aux fantasmagories des poètes, qui voient des chevaliers et des belles Sarrasines entre les miracles de la Vierge, c'est à Tolède qu'il est arrêté. Il a cru trouver, dans la ville aux trois religions, la tolérance humaniste qui permet la critique, la considération des problèmes obscurs et angoissants, sans sacrifier les lois de la raison aux mirages des mythes. Erreur.

Épilogue

La tolérance concède ce qui ne devrait pas exister. Cette vérité se vérifie, quand, une fois de plus, le réel l'emporte par sa complexité sur l'ordre simplificateur : Zénon bénéficie d'une main libératrice, qui secoue sa chaîne et lui ouvre les verrous. Cet homme, il l'a soigné. Le voici libre, il prend ses jambes à son cou. Ce n'est plus un marcheur, mais un marathonien qui tourne le dos à l'Andalousie. Il s'enfuit à travers les hauts plateaux arides, vers les ports du nord-est.

À la faveur des routes maritimes et terrestres, des colonies de peuplement neuf font souche dans les comptoirs portuaires ; la main-d'œuvre indigène des Antilles, du Mexique, de la Californie et de la Floride, autorisée par les lois de Burgos en 1512, donne l'ombre nécessaire à Zénon.

Tandis que Francisco Pizarro se prépare à conquérir Cuzco, la «nouvelle Rome» péruvienne, et que l'Espagne pillé effrontément le continent qu'elle découvre, son despotisme sur des civilisations frêles constitue une formidable aventure, qui fait surgir des personnages hors du commun. À la suite du Gênois Colomb, les Bartolomé de Las Casas et autres conquistadors ouvrent le débat sur l'inconnu, les mœurs, les choses jamais vues ni entendues.

Zénon est-il tenté de se sauver au Nouveau Monde ? Il l'a pensé, mais il se ravise : son projet est de reprendre la route d'Avicenne, vers cette Ispahan d'où les caravanes viennent commercer avec les bateaux. Gaillard dans la vingtaine, le médecin alchimiste poursuit allègrement jusqu'à Montserrat, près de Barcelone, où se pratique la transfusion sanguine. Il vise la France, Montpellier, avant d'atteindre le port de Marseille. De là, il s'embarque pour un périple en mer, jusqu'à l'autre rive de la Méditerranée.

---

1. Zénon est le personnage créé par Marguerite Yourcenar, dans *L'œuvre au noir*. L'aventure qui lui est prêtée ici est entièrement fictive.
2. Une lieue équivaut à quatre kilomètres.